

ALLER SIMPLE

1.

« Parfois, la nuit, je guette, au loin, le passage lumineux des trains. »

Tu es montée dans ce wagon. C'est un de ces soirs de crachin et de vent. Entre les rafales d'ouest, les staccatos des boggies ferrailent vers des villes endormies. Tu as jeté en hâte quelques vêtements dans la valise. La gare est vide, glaciale. Tu demandes un billet. Sur le quai, tu me tends les mains. Le grondement du train brise la nuit.

Un enfant rieur court au devant d'une silhouette lente et noire. Le vent siffle sous les portes de la gare.

La rame disparaît dans cette courbe, vers le nord. De nouveau, tu pars pour d'improbables bonheurs. Je suis revenu lentement, vers la solitude.

Parfois, la nuit, je guette, au loin, le passage lumineux des trains.

2.

« La fenêtre de la chambre s'ouvre sur le grondement d'une autoroute. »

Elle est entrée dans le compartiment surchauffé. Je me suis entendu crier : « Non ». Je me suis tu. Elle s'est assise. Elle a croisé les jambes. Je n'ai pas osé bouger. Plus tard, elle est sortie dans le couloir. Son parfum est resté. J'ai vu la couleur de ses cheveux. J'ai fermé les yeux. Elle est revenue. Elle a cherché dans son sac, l'a refermé. Je n'ai pas pu lire ce livre.

A la gare suivante, je me suis enfui. Je ne savais rien de cette ville. J'ai marché jusqu'aux hasards d'une banlieue assoupie. Je suis entré dans cet hôtel.

La fenêtre de la chambre s'ouvre sur le grondement d'une autoroute.

3.

« Rongés de nuit, les quais vibrent sous les roues d'acier. »

Il laisse tomber son sac sur le carrelage. C'est un soldat. Une petite brune se serre contre lui. Un vieillard plie et déplie une lettre froissée. Vêtue de noir, une vieille pleure à son côté. L'enfant n'a pas dix ans. Accroupi près de l'entrée, il tend la main. Un uniforme passe et entre dans le bar. Des jeunes filles gloussent devant le kiosque. Un homme assis sur le banc se tient la tête à deux mains. Un chien, à ses pieds, geint doucement. Des pas claquent. Une silhouette blanche traverse cet espace. L'éclat d'une chevelure dorée flotte au courant d'air de la porte. Une voix nasille l'arrivée d'un train. Le soldat enlace sa compagne.

Rongés de nuit, les quais vibrent sous les roues d'acier.

« Il se lève et ramasse sa valise. »

Il court. Il entre dans la gare. La voix électronique crachote : « le train en....de...va entrer en gare....Paris.... deux minutes.... ». Il s'enfonce dans le passage souterrain, jaillit sur le quai. Il transpire. Devant la porte du wagon, une file piétine. Une femme crie. Il se penche. Le lacet pend de chaque côté de sa chaussure gauche. Il entend la pluie sur la verrière. Un tracteur passe, ses chariots vides. Il pose sa valise. Il y appuie le pied, et renoue le lacet. Il entend un sifflet, un roulement de train qui part.

Il s'assoit sur le sol. La valise est restée au milieu du passage. La voix annonce un train pour Calais. Il hausse les épaules.

Il se lève, et ramasse sa valise.

« Et je ne savais même pas son nom. »

T'occupes, p'tit gars ! C'est pas les trains qui manquent. La gare, tu sais, j' la connais. Ici, c'est ma place. Quand y du vent, tu r'lèves le carton, tu l' bloques avec le dos, et tu sens plus rien... Tu dors... Ouais, des fois, y m'virent. Des poulets d'la ville, ceux d'la gare, y m'connaissent.

Tu veux un gorgeon ? Non ? A ton aise, mon gars, c'est du bon. V'là l'blindé de 18 heures 12. Plein à craquer, que des prolos, des pue-la sueur, des vrais. Des qui bossent, comme j'bossais, avant d'être clodo. Ca grouille, ça court, ça braille, ça vit, mon pote. C'est pas comme le 17 heures 46. Que des encravatés, costards et attachés-machins-choses. Ceux-là, y m'voient pas. Savent pas qu'j'existe. Un qu'j'aime bien, c'est le 22 heures 13. Sais pas vraiment pourquoi. P'têt' à cause qu'il y a souvent des p'tits couples, et ça s'embrasse comme à la fin du monde...Dur, c'est l'matin. L'hiver, quand t'as plus un sou, même pour un café chez Germaine. Le matin... Ouais... Tous ces types, y t'voient pas, t'marcheraient dessus... Tiens, reprends donc un coup,mec. Chiale pas, ça passera. Non ? Ça passera pas ? Elle est partie ? Bah... Les bonnes femmes, mon vieux... Quoi, tu vas te foutre sous le prochain ! Déconne pas ! Non ! Arrête ! Arrête !

Merde ! Le con ! Quel gâchis ! Si j'avais su, j'lui aurai pas filé à boire ! Merde ! Le con !

Et je ne savais même pas son nom !

6.

« Il est temps pour moi d'aller dormir. »

J'aime les trains. La nuit, surtout. Leurs lumières. Vers l'ouest, bondés de soldats assoupis. Les odeurs rances de la bière et des sueurs mêlées. Les déchirures des séparations. Vers le nord. Les couples sans âge, sans famille ni amis. Arrivés inconnus, repartant de même. Vers l'est. La grande ville. Les joueurs de cartes du matin, les lecteurs de journaux, les tricoteuses bavardes. Vers le sud. Parfums de varech, cris de goélands, bruits de marée. Un train qui n'existe pas. Un train pour moi seul, demain, plus tard.

Le jour se lève. Je pose la pelle et le balai dans le cagibi, près des poubelles. J'essore la serpillière. J'ôte la combinaison. Un remugle de mazout flotte dans les couloirs.

Il est temps pour moi d'aller dormir.

Parfois, la nuit, je guette, au loin, le passage lumineux des trains. La fenêtre de la chambre s'ouvre sur le grondement d'une autoroute. Rongés de nuit, les quais vibrent sous les roues d'acier. Il se lève et ramasse sa valise. Et je ne savais même pas son nom. Il est temps pour moi d'aller dormir. Rêver, peut-être.